

ROSEMARIE POIARKOV  
PAR BERNARD BANOUN

*Le bonheur est chose légère*

“L’amour rend heureux, dit-on. Seulement, je ne comprends pas pourquoi il fait si mal.” Entre les grandes questions et les petites phrases oscille, effrontément insouciant, cruellement candide, effrénée et haletante parfois, la prose de Rosemarie Poiarkov. Avec aplomb et inconscience, une langue batifolant au petit bonheur, au-dessus des contraintes syntaxiques, restitue ce que pense ou ne pense pas “la jeunesse”. Nixe émergeant de l’éphémère génération pop que l’Allemagne du tournant du millénaire avait montée en épingle – et présentée comme constituée et irréfutable lors du Salon du livre de 2001 –, Rosemarie Poiarkov, sur le versant autrichien, atténuant les aspérités, fait siennes les conversations et les bagatelles : autour d’un verre, les événements du jour, grands et petits, les amours et amourettes. Elle ébruite, mais sans le ton de la confession, une paradoxale douleur de l’insensibilité : les corps qui se rapprochent, se touchent puis reprennent leurs distances, les désirs, les nostalgies qui effleurent sans aller jusqu’au bout ; tout semble caprice, amusement, leurre, futilité, mais sous l’anodine apparence il y a peut-être, à l’effluve, la mélancolie, la fugacité, la vanité. Il n’est question, presque, que d’amour et de mort, alors même que le plaisir à tout prix – d’autres diraient – le

divertissement – est requis pour conjurer une grande peur d’affronter : et tout frémit, sans se rebeller.

“Je voudrais raconter une histoire d’amour, mais il n’y a plus d’histoires sur l’amour”, ainsi commence une nouvelle de Rosemarie Poiarkov. La technique paraît nous avoir soustraits au temps, nous priver de lui – la grande histoire d’amour dure-t-elle plus que “le temps d’un CD” ? Ou, qui sait, moins encore, l’instant d’un texto ?

ROSEMARIE POIARKOV

*Qui, à part nous ?*

1

Raconte-moi quelque chose, s'il te plaît s'il te plaît raconte-moi quelque chose. Ma grand-mère ne m'entend pas. Elle me berce, allons, on ne dort pas les yeux ouverts, grand-mère me chante tout bas une berceuse.

Raconte-moi quelque chose. S'il te plaît. Je deviens lourde, je me détends, grand-mère croit que je dors. Prudemment, tout doucement, elle se lève, m'emporte hors de la pièce, il fait frais et sombre, elle descend les bras et les retire doucement de sous mon corps. Penchée au-dessus de moi, grand-mère me recouvre du vieil édredon, elle ferme la fenêtre, les pieds traînent sur le sol lisse, un baiser sur le front, je ne lâcherai pas sa main.

J'attends. Dans le mur, le bruit de petits animaux qui grattent. Grand-mère sait que j'ai peur dans l'obscurité. Et pourtant elle a oublié de laisser la lumière allumée dans l'entrée.

Des objets prennent forme dans le noir.

L'armoire.

La table.

La machine à coudre.

Devant le store qui descend jusqu'au sol, la corbeille à linge.

Les bras de grand-mère, chauds, clairs.  
 Debout sur le seuil de la salle de séjour, je cligne des yeux, je voudrais les protéger de la lumière et me boucher les oreilles pour ne pas entendre les voix qui sortent du téléviseur. Grand-mère est assise dans son fauteuil à oreillettes tapissé d'un tissu à fleurs.

— Je n'arrive pas à dormir.

Elle me regarde. M'a-t-elle entendue ? Elle tend les bras : Viens. La laine molle du tapis me chatouille la plante des pieds. Je grimpe sur les genoux de grand-mère, je me blottis contre elle. L'écran lance des éclats de couleurs. Je ne veux pas retourner dans mon lit, j'ai un peu peur.

Rassemblant le peu de forces qui me restait, j'écartai brusquement le rideau. Il faisait encore clair, mais dès quatre heures et demie l'obscurité serait tombée. Je pouvais rester couchée comme si j'étais malade, je pouvais m'imaginer enrhumée, toussant, affaiblie, regardant devant moi en rêvassant, à attendre que le temps passe, que Boris entre dans la chambre et me demande ce que j'ai, si je suis malade, je me détourne sans un mot, je replie les jambes, je pose les mains à plat, je pouvais rester allongée à attendre que Boris vienne, l'attirer vers moi, l'embrasser, faire l'amour avec lui, et le monde serait à nouveau entier et à sa place. Mais je préférais penser à grand-père et à grand-mère, à la maison, au jardin derrière la maison, aux enfants des voisins, dont j'avais oublié les noms, dont je ne savais même plus comment ils étaient ni si je les aimais bien. Tous, ils étaient plus grands et plus forts, et ils avaient d'autres jeux qu'ils nous apprenaient fièrement, à mon frère Bernd et à moi. Je pouvais demander à Bernd les noms des enfants

et l'interroger sur nos aventures communes, Bernd a une meilleure mémoire de ces choses. Au lieu de me lever pour m'installer devant l'ordinateur et travailler, je fermai les yeux en souhaitant rêver de ces enfants, de ces jours d'été.

Il est assis, les jambes dans l'eau, au bord de la piscine. C'est le jardin de mes grands-parents. Le bassin est profond, de combien, je l'ignore, mais il est plus profond que tous les bassins dans lesquels j'ai jamais nagé. Dans le soleil de midi, sans avoir sauté dans l'eau, il m'a semblé voir les carrelages du fond, un mirage.

L'une des lampes de jardin éclaire directement son dos arrondi et hâlé. Il est appuyé sur les coudes. Comme s'il scrutait les mouvements à la surface lisse de l'eau.

Les grillons chantent.

Je voudrais lui crier : Ce n'est pas la mer. C'est un trou creusé dans la terre, d'à peine quelques mètres de diamètre. Tu ne toucheras pas le fond, combien de temps peux-tu rester sans respirer ? Au matin, ton cadavre gonflé flottera dans le bassin.

Je me lève, je m'assois près de lui et laisse pendre mes jambes à côté des siennes.

Boris était une hypothèse.

J'étais une hypothèse.

J'ignorais si à nous deux nous donnions une conclusion logique.

J'avais dit, au commencement de ma relation avec Boris : Je voudrais apprendre de toi ta manière de vivre.

Des années plus tôt, il m'était arrivé de me mettre moi-même sous hypnose. Planant de quelques centimètres au-dessus du lit, sans images,

et près d'atteindre une unité en apesanteur, j'étais si excitée sexuellement que j'avais commencé à me masturber, mais en considérant que ce n'était là qu'une expérience mystique inconnue jusqu'alors, car l'expérience érotique me paraissait amoindrir l'expérience spirituelle. Il me faudrait me défendre pour empêcher que mon univers ne soit absorbé par Boris. Cela prendrait quelques minutes, quelques heures peut-être, jusqu'à ce que les poils de mon corps ne se hérissent plus s'il m'approchait de trop près.

La chambre était obscure.

Il y avait de la lumière aux fenêtres de la maison d'en face.

Je pouvais rester allongée jusqu'à ce que Boris déboule dans la chambre, allume, me raconte sa journée et m'interroge sur la mienne. Je lui dirais que j'avais travaillé à l'article sur le sujet "Relations à distance" que je devais remettre le lendemain. C'est ce que j'avais fait dans la matinée. Mon temps de travail favori était la nuit, mais depuis que Boris vivait ici – provisoirement – je devais tout régler pendant la journée, car j'avais du mal à me motiver quand il n'était pas loin. Ma mère m'avait demandé d'aller rendre visite à ma grand-mère à l'hôpital. Et comme c'était Noël et que j'allais de toutes les façons la voir, j'avais dit oui. C'est une autre grand-mère que j'aurais préféré avoir. Une avec laquelle on pouvait aller en Israël ou dans un autre pays ; une qui écoutait quand on lui racontait des choses, et qui aimait en raconter elle-même. Mon grand-père était mort quand j'avais six ans. Sur les photos, il se tient un peu à l'écart. Les quelques rares cheveux blancs dans sa chevelure noire, sa peau sans ride, son maintien, et les commissures de ses lèvres un peu relevées comme s'il se moquait,

tout cela fait qu'on a du mal à lui donner un âge. Seuls les changements de lieux, l'aspect des photographies et le visage de plus en plus figé de ma grand-mère confirment le passage du temps. Soudain, d'une photo à la suivante, mon grand-père se métamorphose en un vieillard aux lèvres fines qui tient un ours en peluche sur ses genoux. L'hypothèse et l'hypothèse et l'hypothèse et l'hypothèse, et ça donne : passé trente ans, plus de mise en question des hypothèses. Grand-mère croyait-elle que sa vie était arrivée à son terme logique ? Laissait-elle au bon Dieu le soin d'en décider ? Savait-on quand l'heure était venue ? Pouvait-on encore accepter la vie quand on avait d'ores et déjà accepté la mort ? Était-il encore possible, à l'époque des soins intensifs, de savoir quand la mort était logique, naturelle, sans devoir craindre d'avoir trop tôt renoncé ? Du point de vue de la logique, ce ne peut être le cas. Mais les hypothèses peuvent changer à tout moment, le monde peut devenir autre. Dans la salle de séjour, grand-mère court autour de la table mais sans arriver à nous attraper, nous rions, Bernd et moi. Quand ma mère met la clé dans la serrure, nous nous cachons sous le meuble énorme. Nous sommes derrière la nappe, qui descend jusqu'au sol. Je ris tout bas, Bernd me donne un coup de coude dans les côtes. Des chaussures à talons hauts apparaissent sous la table. J'en enlève une et j'observe le paysage accidenté de la plante du pied. Il y a un gros trou dans le bas nylon. C'est mieux de chatouiller une peau nue. Bernd me lance un regard de mépris. Je suis contente de voir soudain devant moi le visage de maman et de pouvoir lui donner un baiser sur la bouche. De l'autre côté apparaît grand-mère. La table est ronde et brun

foncé. Nous rentrons à la maison, dit maman. Bernd me tord le bras, mais je ne bronche pas, je lui donne des coups de poing dans le ventre et je me dégage, ma mère m'attrape sous les aisselles, me tire de dessous la table et me projette en l'air. Bernd était un enfant turbulent, bruyant, insolent et plein de bonne humeur. Moi j'étais une enfant sage, j'étais timide, gentille et, à la maternelle, toujours à lever la main, alors que Bernd, il fallait toujours que l'instituteur, un monsieur très gentil, lui flanque une gifle pour lui donner le besoin de s'instruire. Ma mère n'y pouvait rien, elle aurait eu la partie plus facile avec un diplôme universitaire plutôt qu'avec un certificat d'apprentie coiffeuse. Je me plains auprès de ma mère que l'instituteur m'interroge si rarement, ma mère lui en parla lors de la réunion avec les parents d'élèves, le vieil homme plein de mérite se moqua de moi devant toute la classe, je jurai de ne plus jamais piper mot, tu as encore besoin de couches ? demande le vieillard bossu à Teresa, ma meilleure amie, qui doit souvent aller aux toilettes, et elle s'y rend de plus en plus souvent et la question fuse de plus en plus souvent et la classe rit de plus en plus fort. Ma grand-mère était propriétaire de l'appartement dans lequel elle vivait. Je savais bien que tous les gens de ma famille étaient convaincus que je voulais avoir cet appartement. Jamais je n'avais spéculé sur cet appartement. Mais maintenant j'y songeais. A un appartement dont je serais propriétaire. Mon appartement. Des gouttes de pluie commencèrent à tambouriner contre la vitre. De nos jours, les lectrices de magazines ne s'intéressent plus aux relations à distance entre les conducteurs de locomotives et leurs femmes, elles veulent savoir

quelle impression cela fait d'avoir pour partenaire quelqu'un qui a un travail bien payé dans une grande entreprise à l'étranger. Mon père avait été conducteur de locomotive. Quand je ne savais plus comment faire pour me protéger des autres enfants, je roulais avec lui, j'appuyais sur le bon bouton au moment qui sauve la vie, je faisais la cuisine pour mon père, je lui lavais son linge dans le Rhin ou le Danube. Mon père n'était pas resté dans l'une de ces villes mystérieuses, la seule modification de son adresse postale avait été le changement de numéro dans la rue.

Je frappai sur le bois et regardai des minutes durant le balancier de la grande horloge dans le séjour de grand-mère, oscillant d'un côté, de l'autre, d'un côté, de l'autre...

Mon portable fit bip. Boris m'informait par SMS qu'il rentrerait sans doute tard, il avait rencontré quelqu'un qu'il n'avait pas vu depuis longtemps. A cet instant je sentis la déception – *elle ne peut malheureusement pas venir le retrouver ce week-end car elle ne peut pas manquer son séminaire* – et le tiraillement du désir – *N'est-ce pas là ce que nous pouvons apprendre des grandes histoires d'amour de l'histoire de la littérature et du cinéma ? Que le désir est un stimulant de l'amour ?*

## 2

Maman a un visage rouge et rond, gonflé par la nourriture, bouffi par l'alcool.

— Où étais-tu passée tout ce temps-là ?

Ses yeux brillent à nouveau d'un bref éclat, ses lèvres bougent, ses yeux s'emplissent de larmes.

— J'ai appelé des centaines de fois mais tu n'as jamais décroché, dis-je, désespérée. L'appartement de grand-mère, autrefois un modèle pour cours d'école ménagère, est plein de sacs McDonald, de boîtes de pizza, de packs de lait, de jus de fruits et de vin, de mégots de cigarettes, de fleurs pourries, il sent la merde de chat et la pisse de chat. J'ouvre la porte du balcon, elle est tellement sale que les rayons de soleil ne la traversent pas. Dehors, c'est un jour d'été, les oiseaux gazouillent. Sur le balcon s'empilent des objets que je connais d'autrefois. Même le banc de la cuisine, que nous avons longtemps utilisé comme siège de balcon et qui ne trouverait jamais un nouveau propriétaire si nous le mettions aux objets encombrants, elle l'a pris et l'a placé sur le tas des autres meubles inutilisables. Maman, dis-je tout bas, il faut que tu sortes d'ici. Maman se lève, s'avance vers moi en titubant, me prend dans ses bras, je sens l'haleine d'alcool et je retiens ma respiration.

— Tu es là, maintenant, tout ira bien.

A mon réveil, la gare était déjà derrière la vitre. Ma mère me faisait signe depuis l'autre bout du quai. Elle était vêtue d'un manteau noir d'hiver que je n'avais encore jamais vu sur elle. Je marchai à sa rencontre tout en chantant un chant de Noël et en arrangeant ma coiffure avec la main. Je regrettai de ne pas avoir mis un rouge à lèvres dont la couleur se serait accordée au manteau neuf de maman.

Sur le chemin de la clinique, ma mère me raconta que grand-mère allait mieux pour l'instant, les infirmières étaient très gentilles et le médecin-chef compétent. Mais ma grand-mère partageait sa chambre avec des patients qui n'avaient même plus la force de tenir une conversation.

Grand-mère était dans un lit près de la fenêtre. Elle dormait. Elle était pâle, ses boucles s'enroulaient autour d'un visage cireux, une perfusion s'écoulait goutte à goutte par un tuyau piqué dans son coude, une poche en plastique remplie d'urine était accrochée au lit, côté fenêtre. Était-ce à cela que ressemblaient les mourants ? Sur la table de nuit, un vase de fleurs, des boîtes de chocolats, des magazines féminins, une paire de lunettes.

Allons prendre un café, chuchota ma mère.

A notre retour dans la chambre, grand-mère était assise dans le lit, un gros coussin derrière le dos, et regardait dans notre direction. Personne ne répondit à notre salut. Grand-mère avait écarté ses mèches pour se dégager le visage. Je la pris dans mes bras, déposai sans plaisir un baiser sur sa joue et lui tendis la dernière livraison du magazine pour lequel j'écrivais régulièrement.

Elle me dit de le poser sur la table de chevet, elle y jetterait un coup d'œil plus tard.

Ma mère lui demanda si elle était bien installée, si elle devait déplacer le coussin, ou peut-être redresser le lit.

Grand-mère secoua la tête, l'infirmière l'avait déjà aidée.

Est-ce qu'elle n'était pas contente de me voir, lui demanda ma mère.

— Anna, ma fille, dis à ta mère que je n'irai pas en maison de retraite. Dis-lui que ta grand-mère préfère mourir plutôt que de quitter son appartement. Dis-le-lui. Moi, elle ne m'écoute pas.

La voix de grand-mère avait changé. Ou peut-être n'était-ce qu'une impression. Mon grand-père était mort alors que j'avais six ans. Mon

autre grand-père était mort à la guerre ; la grand-mère paternelle avait péri dans un accident de car avant ma naissance. Selon toute vraisemblance, le tour de grand-mère était venu. J'étais curieuse de la mort. Et j'en avais honte.

Quand nous rentrâmes chez ma mère, un je-ne-sais-quoi d'inquiétant, d'étranger, s'était déposé sur les arbres de part et d'autre de la rue. Comme si j'étais allée trop loin. Comme si j'avais invoqué la mort alors qu'elle s'était déjà décidée à patienter.

Ma mère me raconta la fête de Noël, la veille : grand-mère n'avait d'abord pas voulu y prendre part, prétendant se sentir trop faible, mais elle avait fini par se laisser convaincre par une infirmière. Ma mère avait alors poussé ma grand-mère dans son fauteuil roulant pour rejoindre les autres malades, on avait servi des gâteaux secs, lu des poèmes, chanté des chants de Noël. Grand-mère avait essayé de chanter, mais sa voix n'avait pas suivi, on n'entendait pas plus qu'un filet de voix rauque. Mais elle avait une lueur dans les yeux, telle que ma mère n'en avait jamais vu chez elle. Et à Noël moins que jamais, une fête à laquelle elle n'avait jamais pris aucun plaisir, et je devais bien savoir de quoi ma mère parlait. Le médecin-chef avait fait un speech, il avait évoqué la fête de famille et son atmosphère chaleureuse, et ces phrases, que ma mère avait entendues sans doute des milliers de fois, l'avaient émue soudain au plus profond. Prenant une infirmière à l'écart, elle lui avait demandé si elle pouvait emmener grand-mère passer quelques heures chez elle pour le réveillon, mais on l'avait mise en garde, il pouvait arriver quelque chose à tout moment.

On ne pouvait vraiment pas dire que son état soit stabilisé, quiconque venait lui rendre visite imaginait que c'était la fin. Et grand-mère ? Que déciderait-elle, si on lui laissait le choix ?

Il soufflait un vent chaud qui rendait l'obscurité inquiétante. A Noël, il devait faire froid, froid et clair comme une vodka de première qualité, il ne me fallait pas forcément de la neige, mais ce foehn hivernal rendait les gens agressifs et imprévisibles.

Autrefois, la veille de Noël, nous mettions de l'ordre dans l'appartement. La période de Noël était l'une des rares de l'année où nous vivions dans un appartement agréable et spacieux, il n'y avait pas d'objets qui traînaient partout et le secrétaire de la salle de séjour, astiqué et brillant, nous renvoyait notre reflet. Le 23 décembre, on décorait l'arbre de Noël, ce qui durait souvent jusque tard dans la nuit. Tant que j'habitais à la maison, j'exigeai que ma mère attende le plus tard possible pour mettre les cheveux d'ange et la lourde guirlande argentée, il fallait que je sois déjà couchée. Ma mère avait raison, avec grand-mère ça ne se passait jamais facilement. Il y avait eu des réveillons où, sans raison, elle s'était mise à se disputer avec mon père, ou bien, tandis que nous attendions mon père, elle tenait des discours à ma mère, lui disant qu'elle n'avait pas épousé l'homme qu'il fallait, qu'elle le lui avait toujours dit, que non seulement elle mais surtout les enfants en souffraient, et il arrivait alors que ma mère disparaisse, et Bernd et moi nous retrouvions seuls avec grand-mère, avec laquelle nous parlions à peine, car nous ne quittions pas l'entrée des yeux afin de faire tinter le carillon au moment voulu, quand mon père

rentretrait, parfois ivre, mais est-ce que cela nous importait ? Nous étions les enfants aux yeux brillants, de ces enfants grâce auxquels Noël prend tout son sens, un sens qui disparaît quand on est adulte, jusqu'à ce qu'on ait soi-même des enfants. Je ne suis plus tout à fait sûre que cela continue ainsi, mais, le temps passant, on finira sans doute par s'habituer même à Hallowe'en. Bernd et moi, nous étions des enfants qu'on avait désirés, d'abord un garçon, et deux ans après une fille, nous ne fuguions pas, nous aimions nos parents, et à Noël nous attendions l'Enfant Jésus qui, bravant tous les obstacles, trouvait toujours le chemin de la maison.

Bientôt, nous ne fîmes plus que trois sous le sapin, grand-mère préféra l'un de nos oncles, mon père une autre femme, pendant un bref laps de temps nous étions une petite famille qui nous appartenait à tous trois, des Noëls paisibles où l'on institua des rituels particuliers, on mangeait un repas froid, on lisait le début de l'Évangile selon saint Matthieu, on écoutait des arrangements pop de chants de Noël, regarder la télé était interdit, et on prenait à nouveau des photos.

Et puis ma mère fit la connaissance de Franz.

Par un samedi d'hiver ensoleillé, ils se trouvèrent par hasard l'un à côté de l'autre chez le boucher. Ma mère tenait sa liste de courses tout près de son visage, examinait les prix et écoutait ce qui se disait autour d'elle. Aucune voix ne lui semblant connue, elle se mit à converser avec l'homme qui était devant elle. Il en avait une longue liste de courses, est-ce qu'il préparait une fête ? L'homme dit qu'il allait avoir un repas avec son fils et sa famille de cinq personnes. La voix de l'homme plut à ma mère. Son manteau

élimé la toucha. L'homme et ma mère quittèrent le magasin ensemble. Il apparut qu'ils n'habitaient pas loin l'un de l'autre. Sa femme était morte des années plus tôt.

Après s'être séparée de mon père, ma mère avait commencé à faire des ménages. Elle arrondissait aussi ses fins de mois en gardant les enfants de voisins. L'Office du travail n'avait pas encore eu d'idée lumineuse pour stimuler la demande en coiffeuses de plus de quarante ans. La semaine qui suivit ce samedi, ma mère n'avait pu s'empêcher, me dit-elle, de penser à cet homme. Elle était contente d'avoir tellement de travail. Ça empêchait d'avoir des pensées stupides. Mais, la nuit, elle rêvait qu'elle chevauchait à travers champs. Ces rêves lui procuraient un sentiment de sécurité perdu depuis longtemps. Le vendredi, elle alla chez le coiffeur, sans prévenir. Je la taquinai en demandant si elle était amoureuse. Ma mère se fâcha, est-ce qu'on n'avait pas le droit de s'occuper de soi de temps en temps, les histoires avec les hommes, c'était mon affaire à moi.

La tempête de neige commença le samedi matin. Ma mère alla quand même faire des courses. Sinon, qu'aurions-nous à manger ce week-end ? A midi, alors que je prenais mon petit-déjeuner, elle était particulièrement de mauvaise humeur et se plaignit de ne rien faire d'autre que travailler, de n'avoir jamais un moment à soi. Je la laissai parler, il lui arrivait d'avoir ces accès de déprime. Tu crois qu'un homme pourrait encore s'intéresser à moi ? me demanda-t-elle soudain avec une voix claire de jeune fille en me lançant un regard qui s'efforçait d'être indifférent. Je la réconfortai, elle n'était pas vieille et elle était très bien de sa personne. Saloperie de tempête

de neige, s'écria-t-elle en regardant par la fenêtre. Ma mère ne disait jamais de gros mots, d'habitude. Le lundi, elle s'acheta une robe neuve. Et puis tout reprit son cours comme par le passé. Jusqu'à ce qu'elle annonce, un soir de mars, qu'elle avait rendez-vous avec Franz dans un *Heuriger*, une taverne de campagne, ce Franz, elle l'avait connu chez le boucher, et puis elle l'avait revu au défilé de carnaval où elle était avec Tom, le petit de la voisine, tandis que lui y était avec sa petite-fille Natacha. Ils avaient pris un café ensemble, il l'avait raccompagnée en voiture. Le samedi suivant, ils s'étaient de nouveau rencontrés chez le boucher. Et de nouveau ils avaient pris un café ensemble. Et puis il l'avait invitée au *Heuriger*. Et encore une fois. Et de nouveau aujourd'hui. Elle voulait savoir ce que j'en pensais. Je n'avais pas grand-chose à dire, je ne savais pas comment ça évoluait, les liaisons amoureuses des gens de cette génération, qui avaient déjà été mariés. Il a déjà essayé de t'embrasser ? cette question me paraissait déplacée.

Quand elle était avec Franz, elle redoutait toujours de croiser mon père. Il pourrait la prendre pour une femme facile. Lui faire une scène. Parce qu'il voudrait tout d'un coup se remettre avec elle. Et alors, Franz ne la verrait plus. Ou bien il croirait qu'elle l'avait mené en bateau. Après tout, elle n'était pas divorcée. Est-ce que je comprenais ce qu'elle voulait dire ?

Ma mère eut de la chance, semble-t-il, elle ne croisa jamais mon père, car elle et Franz continuèrent à se donner des rendez-vous. Je n'avais plus l'habitude que ma mère ne soit plus là tous les soirs. Bernd et moi, nous rouspétions car nous devons parfois repasser nous-mêmes nos affaires. Ma mère ne parlait plus de Franz, en



contrepartie, elle discutait avec moi de la lingerie qu'elle allait s'acheter.

Au bout de six mois, nous allâmes pour la première fois manger ensemble tous les quatre.

Je l'aimais bien, Franz. C'était un homme affable d'un certain âge, très gentil et prévenant avec ma mère. Il était plombier de formation, mais il travaillait depuis quelque temps comme agent de maintenance. Franz buvait avec modération, dépensait peu, gardait le contact avec sa fille en Australie et s'occupait de la famille de son fils. Je n'appris que plus tard qu'au moment de ce repas ensemble Franz et ma mère n'avaient pas encore couché ensemble.

Le divorce de mes parents fut prononcé peu avant que ma mère n'emménage chez Franz. Mon père commença à porter des jeans, je partis faire mes études à Vienne, mon frère loua un appartement dans la petite ville où nous avions grandi. Il se sentait chez lui.

*Extrait des chapitres 1 et 2*

*Traduit de l'allemand par Bernard Banoun.*

© Czernin Verlag, 2007

## CANADA

Neil Bissoondath



DR.

*présente*

Zoe Whittall



© Kelly Clipperton / Cormorant